1	2	3

1	2
4	5

1
2
3

2	3
5	6

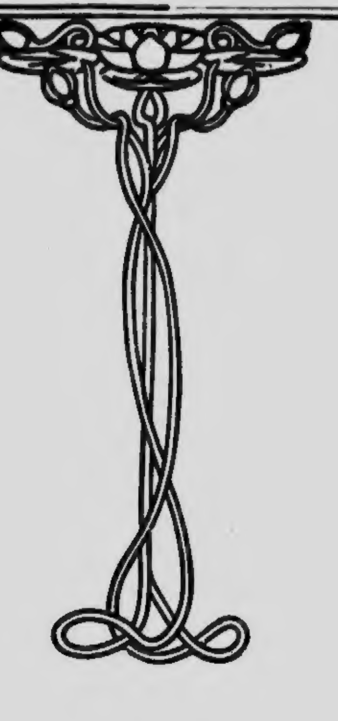
ECRIVEZ-MOI
PETIT ESSAI D'ART EPISTOLAIRE — EDITION AUGMENTÉE

QUÉBEC

—

1912

Ecrivez-moi...



Petit essai sur l'art épistolaire

La Cie d'Imprimerie Commerciale, 21, Sault-au-Matelot, Québec.

Des distances l'amour peut rire,
L'amitié n'en supporte point.

Béranger.

I

Ce qu'est la lettre

Ecrivez-moi ! ...

C'est l'écho de tous les départs, de tous les adieux. Bien souvent l'écho se perd, et, avec lui, le souvenir des promesses faites au dernier moment. Pourtant ces promesses adoucissent la mélancolie des séparations : elles sont de celles auxquelles il faudrait le moins manquer ; n'est-il pas consolant, pour ceux qui restent, de penser que les absents leur renverront un peu d'eux-mêmes au moyen de ce messager commode : la lettre ?

La négligence nuit aux relations épistolaires, mais il est certain aussi qu'on écrirait plus souvent si l'on ne craignait de mal écrire, de ne pas intéresser, si, en un mot, l'on savait comment s'y prendre pour écrire une lettre.

Cette plaquette n'a pas la prétention d'enseigner cet art à tout le monde : il faudrait autant songer à modifier les caractères, les tempéraments, les dispositions ou même les aptitudes des trois-quarts des gens. Elle a pour objet de faire voir ce que c'est que la lettre, ce qu'elle peut être, et, en certains cas, ce qu'elle doit être. Nous aurons atteint

quelque peu notre but si nous réussissons à convaincre le lecteur indulgent que si

> Des distances 'amour peut rire,
> L'amitié n'en supporte point,

et qu'avec de la bonne volonté il est facile de rendre l'absence moins triste ou moins lourde.



Aperçu d'histoire littéraire

Avant d'entrer tout à fait dans notre sujet, nous donnerons un aperçu très bref de l'histoire littéraire, — nous parlons de l'histoire littéraire française.

Les Sources

L'influence de la Grèce ancienne se fait sentir dans toute la littérature française ; elle est à sa base, elle en touche le milieu, elle est partout en elle. En effet, sans parler de Rabelais, d'Amyot, ou même de Paul. Louis Courrier, qui, au sortir des brutalités de la Révolution, sentit le besoin de revenir aux idylles de Longus, n'a-t-on pas dit, de nos jours, qu'Anatole France est le plus grec de tous les Français ? Pourtant, c'est par ricochet seulement que le sel attique est devenu gaulois, et c'est pour avoir conquis Rome que la Grèce littéraire fit quelques conquêtes par-delà les Alpes. Car nous sommes plutôt latins. Le français, langue romane, est du latin transformé, un amalgame de latin, de celtique et de beaucoup d'autres idiomes du centre de l'Europe. Le latin se retrouve à chaque page de notre lit-

térature ; les écrivains français ont imité, et souvent reproduit les grands écrivains latins ; il y a telles formes littéraires que nous avons empruntées totalement à la littérature latine ; même, l'un des procédés qui semblent appartenir le plus exclusivement à la langue française, la rime, a été employé par les latins.

Les époques

Passons pardessus les ouvrages des premiers siècles de la vie littéraire française, laissons même de côté une œuvre comme la Chanson de Roland, qui n'est pas d'une des grandes époques, mais qui en est digne et qui nous rapproche encore de la Grèce en ce qu'elle est notre poème épique, notre Illiade ou notre Odyssée, et arrivons à ce qu'on est convenu d'appeler les grands siècles. C'est la Renaissance, avec la Pléïade et Ronsard ; c'est le dix-septième siècle, avec Corneille, Racine, Molière ; c'est le dix-huitième siècle, avec Rousseau, Voltaire, Voltaire surtout, le moins philosophe de tous les Français, et le plus français des écrivains ; puis, enfin, c'est le dix-neuvième siècle, avec Chateaubriand, le père du romantisme, Victor Hugo, poète immense, le plus grand de tous les temps — à moins qu'on ne réclame pour Shakespeare —, avec Musset, avec Maupassant, le plus beau des

écrivains français, mais qui est dangereux et qu'on ne peut pas lire quoiqu'il ait écrit, sur la mort, une page à lui faire pardonner beaucoup...

Les écoles

A part la multitude des petites écoles littéraires dont se hérissent les siècles, il en est deux grandes : l'école classique et l'école romantique. Il serait plus juste de dire que ces deux écoles existent seulement pour nous, du vingtième siècle, et surtout ont existé pour ceux du dix-neuvième siècle, car, en somme, le romantisme n'est que l'école d'un siècle, ou d'une partie de siècle, et il ne doit être cité que comme une manifestation littéraire, ou, tout au plus, comme la manifestation d'une tendance éphémère de la littérature, ou encore comme le mode d'expression particulier à un groupe littéraire, quelque important qu'ait été ce groupe.

Le romantisme, c'est, d'après Brunetière, quelque chose comme le culte du moi, la préoccupation constante, en littérature, de s'étaler, soi, sa vie, sa souffrance, sa joie, etc.... Avant cette formule, on aurait pu hésiter entre l'école classique et l'école romantique ; après elle, toute hésitation disparaît : le romantisme, en effet, n'a pu être qu'un procédé qui a servi, et merveilleuse-

ment parfois, à certains écrivains du dix-neuvième siècle, mais il ne saurait servir de règle.

La littérature classique est précisément tout cela : elle est le modèle sur lequel toute littérature qui veut vivre doit être faite. Etre classique, c'est parler clairement de l'humanité à l'humanité ; c'est, comme Racine, montrer aux mères les tourments et les hésitations d'Andromaque ; c'est, comme Balzac, faire voir aux avares la laideur de Grandet, et, comme Rostand peut-être, proposer aux ambitieux sans scrupule la grandeur d'âme de Cyrano. L'écrivain classique c'est l'écrivain qui parle bon sens, c'est celui qui y revient toujours quoiqu'il paraisse s'en éloigner, c'est celui dont les artifices littéraires ne vont pas au delà de ce que nous pouvons comprendre ou ressentir, c'est celui qui écrit pour l'homme et non pas pour un être d'imagination créé par soi... Et c'est pourquoi le romantisme ne pouvait pas vivre, et pourquoi le meilleur écrivain ne peut être que classique.



Les lettres Littéraires

L'usage d'écrire des lettres littéraires, c'est-à-dire de ces lettres qui puissent rester comme modèles, tant pour la forme que pour le fond, est disparu. La facilité toujours grandissante des moyens de communication, l'infatigable activité de la vie moderne, la consommation — si l'on peut dire — énorme qui se fait du temps appliqué aux affaires, aux études scientifiques, même à la littérature proprement dite, rejettent dans l'ombre ce genre charmant dont l'antiquité a laissé des exemples incomparables et qui, au dix-septième siècle, a permis à une femme, exquise de bonté inquiète et d'intelligence primesautière, de s'élever au rang d'écrivain. Autrefois, grâce à la lettre, on devenait académicien. De même qu'une lettre de cachet signée par le roi vous envoyait son homme à la Bastille, de même un paquet de lettres colportées sous le manteau et apostillées par les beaux esprits et les belles dames conduisait son auteur sous la coupole. Aujourd'hui, pour écrire des lettres qui valussent celles d'autrefois, il faudrait commencer par être académicien—je veux dire, par là, avoir du talent, une grande instruction et

mille autres qualités nécessaires à la production des œuvres littéraires.

Voilà certes un champ qui n'est pas ouvert à tout le monde. Mais il est loisible à tout le monde—je dis : loisible, et je devrais dire : il est nécessaire pour tout le monde d'aspirer à la correction, à la clarté, et, en somme, au bon sens dans la rédaction des lettres. Si l'on écrit, c'est comme si l'on parlait : c'est pour être compris.

De nos jours il s'écrit beaucoup moins de lettres littéraires, même il ne s'en écrit pas du tout, car les grands épistoliers ont cédé le pas, ou plutôt la plume, à des gens pour qui le télégraphe, le téléphone, l'automobile ou la machine à écrire sont des armes beaucoup plus commodes. Cependant il s'écrit plus de lettres qu'autrefois, mais on les écrit infiniment plus mal. Il en devait être ainsi, "ceci tue toujours cela", la machine, précise et rapide, a détruit le correct laisser-aller de la conversation écrite, et il ne reste plus qu'à déplorer la victoire des inventions modernes sur la poétique mais lente plume d'oie; je me trompe, il reste encore autre chose à faire, c'est d'écrire bien les lettres que la postérité ne connaîtra jamais, mais qui sont destinées à être lues par quelques personnes. Ces personnes sont nos parents, nos amis, Ne devons-nous pas faire pour eux ce que les écrivains de professions font pour le public? Ne devons-nous pas au moins, sans aller

jusque-là, nous efforcer de leur écrire clairement et aimablement les choses que les circonstances nous empêchent de leur dire de vive voix ?

Ceci n'est évidemment pas un plaidoyer pour le retour aux mœurs épistolaires des siècles passés. Ces temps sont loin, ils ont eu leur beauté, beauté profonde et qui n'est pas près de s'effacer à nos yeux souvent dégoutés par les côtés insipides de la vie moderne ; mais enfin ce sont des temps passés ; aujourd'hui obéit à des modes qu'hier aurait désapprouvées, et, précisément, pour ce qui est de la lettre — dût-elle redevenir littéraire et aspirer aux palmes — elle ne peut certainement pas être ce qu'elle fut au temps de Cicéron, de Madame de Sévigné, de Voltaire, de Paul-Louis Courrier, de Lacordaire ou de Louis Veuillot. On n'ira pas conseiller à l'épistolier du vingtième siècle d'émailler sa correspondance de proverbes, d'anecdotes historiques, de citations, etc. Ce serait le condamner tout de suite à une raideur, à une affectation absolument désagréables. On goûte ces choses dans les écrits anciens, et nous aimons à croire que leur ancienneté est pour beaucoup dans le charme qu'on y trouve. Les goûterait-on aussi vivement de nos jours ? J'en doute, et, dans ce doute, je m'abstiens et je conseille qu'on s'abstienne. D'ailleurs elles peuvent sûrement se retrouver sous une plume exercée, à

laquelle elles échapperaient, pour ainsi dire, mais elles seraient très dangereuses, si on les considérait comme des éléments de composition épistolaire. Il faudrait autant dire à tout le monde sans exception : ayez la mémoire ornée de souvenirs, d'anecdotes piquantes, ayez de l'esprit, sachez au besoin faire des citations, gardez-en en réserve et servez-les au bon moment.

Non, en matière de composition épistolaire, un seul avis convient : Soyez clair, convenable, et n'ennuyez pas.

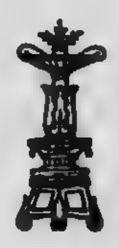
C'est très court. Mais il n'est pas de chose simple dont l'application ne soit parfois étrangement compliquée et difficile. Nous essaierons de montrer, sans toutefois donner des préceptes rigoureux, sans même poser des règles immuables ou qui auraient l'air de prétendre à l'immuabilité, nous essaierons, disons-nous, de montrer, de faire comprendre, de faire sentir, comment les lettres peuvent s'écrire.

Si l'on voulait atteindre quelque habileté dans cet art, il serait très bon d'étudier les grands modèles, non pas pour les imiter servilement, mais pour se former la main et arriver à leur prendre un peu de leur perfection tout en restant soi-même. Il se peut que la lecture des lettres celèbres ne fasse pas de vous un Fénélon ou une Sévigné, mais n'y aurez-vous pas gagné, de quel-

que façon, à vivre des heures en la compagnie des bons auteurs ?

Nous disons que les modèles sont utiles. Nous devrions ajouter : quelle que soit la pratique qu'on en ait, il serait téméraire d'aspirer à une certaine facilité sans avoir préalablement fait des études littéraires de quelque importance ; car, malgré le titre de ce chapitre, qui établit une différence entre les " lettres littéraires " et les " lettres non littéraires", toutes les lettres doivent être littéraires.

Leur degré de " littérature " variera évidemment, et la lettre d'affaires, par exemple, en contiendra la dose la moins forte, tandis que la lettre proprement littéraire contiendra la dose la plus considérable de cette puissance qui est, en somme, de la beauté, de la perfection, de l'art.



Auteurs à lire

Faguet

A propos d'étude de la littérature, nous conseillons quelques auteurs.

On trouvera grand profit à lire les *Siècles Littéraires*. de M. Emile Faguet. Le fameux écrivain a concentré dans ces volumes le fruit de lectures et d'études très nombreuses et très complètes. Il y apporte sa clairvoyance, son érudition, son esprit, sa verve, et, en plus, cette manière de traiter un sujet qui fait penser de lui : il tourne autour de l'idée, il la caresse, il la mord, il la laisse aller, il la guette, il la reprend, il la retourne encore dans tous les sens, puis finalement il l'avale. Oui, mais l'idée n'en est pas pour cela disparue ; au contraire M. Faguet vous la remet devant les yeux plus lumineuse, plus claire et plus nette qu'avant sa jonglerie.

Alphonse Daudet

On ne peut rien trouver de plus aimable ni de plus alerte que les contes de Daudet. Malheureusement ils ne sont pas pour tous les âges. Si j'avais à en faire un choix, j'indiquerais *Le sous-préfet aux champs* et *Woodstown*. Ce dernier, une merveille de

fantaisie et d'écriture, montre avec quelle virtuosité l'artiste que fut Daudet sut tout illuminer, tout poétiser.

Dans un autre genre, les contes fantastiques de Chamisso offrent une nourriture philosophique où la curiosité trouve aussi sa pâture. Ceux de Rudyard Kipling sont des chefs-d'œuvre auxquels les traducteurs français rendent la justice qu'ils méritent.



Paul Féval

Parmi les romans d'aventures, ceux de Paul Féval sont des meilleurs. Féval a l'esprit d'Alexandre Dumas, il écrit mieux que lui, et ses livres peuvent être lus par tout le monde. Ils sont empreints d'une teinte " bretonne " dont le pittoresque — vrai ou non — est plein de charme. Sa " *Fée des grèves* " est un livre ravissant. Notre époque, positive, éprise d'exactitude scientifique, férue de précision dans la reconstitution du fait historique, a des mépris pour le roman romanesque. Cependant ce phénomène est peut-être passager, car on commence à revenir aux goûts de jadis : la cape et l'épée reposeront des prouesses du scalpel psychologique.

⁂

Charles Dickens

Les romans de Charles Dickens sont tous à lire, depuis " l'humouresque " *Pickwick* jusqu'au dramatique *Martin Chuzzlewit.* Quand on les a lus, il n'y a qu'une chose à faire : c'est de recommencer. On y trouve toujours du nouveau, quelque détail qui avait échappé à la première lecture et dont la saveur enchante.



Mme de Ségur

Les auteurs que nous venons de citer ne sont pas — est-il besoin de le dire ? — à la portée des enfants. Cependant les enfants ont besoin de lire ; il n'y a pas de meilleure récréation, de meilleur exercice et qui développe mieux leur imagination et leur connaissance de la langue.

Il y a un grand nombre d'écrivains qui ont travaillé pour les petits. Le plus célèbre à bon droit, après le grand Perrault, l'auteur du Petit Chaperon Rouge et de la Belle au Bois Dormant, c'est Madame de Ségur.

Quelqu'un a dit : Ceux qui n'ont pas vécu dans les vingt années qui ont précédé immédiatement la Révolution française ne connaissent pas la douceur de vivre.

On pourrait dire, de même : Ceux qui

n'ont pas lu les romans de Mme de Ségur, ceux qui n'ont pas goûté le charme de " La Sœur de Gribouille " du " Bon Petit Diable ", des " Mémoires d'un âne ", et de combien d'autres, ne connaissent pas la douceur des années d'enfances ; en tout cas ils ont été privés d'une bonne partie de la douceur de cette époque de la vie, n'ayant pas vécu un peu avec les légers et pittoresques personnages de la bonne comtesse, n'ayant pas eu le bonheur, lorsque leurs petits chagrins d'enfants leur faisaient voir la vie en gris, de se consoler avec leurs " auteurs," tout comme font les vrais hommes.

Pour les enfants un peu plus âgés, il y a aussi les contes du chanoine Schmidt, dont on sourit à vingt ans, mais que l'on aurait bien tort de ne pas lire à douze.

Peut-être les écrivains de nos jours font-ils des livres mieux écrits; peut-être les revues d'enfants contiennent-elles des contes, des romans, des nouvelles d'une bonne valeur, mais il ne faudrait pas, pour cela, tourner le dos à nos vieux amis d'enfance.

Pour ce qui est des revues d'enfants, nous croyons qu'elles sont moins utiles que les livres. Il est un peu tôt, à dix ans, à douze ans, pour commencer la vie des hommes, la vie des liseurs de journaux, de revues, de publications de toutes sortes dont le retour périodique produit bien souvent la sensation

désagréable d'un devoir ennuyeux, d'une corvée fatigante.

Le livre, d'une façon générale, est plus agréable. S'il est bon, on le lit d'un bout à l'autre sans ennui. S'il est mauvais, on ne le lit pas du tout. Il n'en va pas de même du journal ou de la revue. Si la revue contient un bon article, une bonne histoire, une fois l'article lu, une fois l'histoire dévorée, on se croit obligé de lire le reste, et bien souvent on perd son temps. Le journal est le fléau de notre époque.



La liste des auteurs à lire est longue ; la production actuelle est tellement longue qu'il ne faut pas songer à tout lire, même à lire la millième partie de ce qui se publie. Il est sage de choisir, et c'est pourquoi nous ne craignons pas d'être accusé de nous contenter d'un bien petit bagage en citant seulement ces quelques écrivains. Nous sommes d'autant plus à l'aise que si on les lisait, quelque restreint que soit leur nombre, on acq errait sûrement un grand goût de la lecture, on voudrait faire d'autres connaissances, et on rechercherait, sans doute, celles dont la parenté littéraire s'en rapprocherait le plus.

***

Maintenant, ce chapitre a peut-être besoin d'une explication, sinon d'une conclusion.

On va dire : Pourquoi cette nomenclature écourtée, cette sorte d'extrait d'un Bædecker qui prendrait l'histoire de la litérature pour une ville à touristes ?

Je réponds deux choses :

D'abord tout cela n'est pas nécessaire pour écrire une lettre ; mais alors, si l'on n'a pas de talent, d'instinct ou d'esprit, on sera fort embarrassé, on devra avoir recours à des modèles, ou plutôt à des patrons, et leur sécheresse, leur "impersonnalité", ou encore leur " personnalité " trop prononcée – c'est bien pis encore—rebutera.

En second lieu, je dis ceci : quand l'histoire de la littérature nous aura dévoilé la pensée de tous les âges, quand les ouvrages d'invention pure, comme les contes, auront éveillé notre imagination, quand les romans de mœurs nous auront appris à comprendre la vie, nous aurons acquis une gymnastique intellectuelle infiniment utile, nous aurons appris à analyser instinctivement les faits en apparence les moins importants, à leur donner une physionnomie; tout naturellement, notre pensée cherchera une forme, et tout naturellement elle en trouvera une, d'autant meilleure que nos auteurs auront été plus parfaits.

Du reste, c'est là toute l'histoire de la formation littéraire.

Caractère et ton des lettres

Le caractère et le ton des lettres dépendent d'une foule de choses dont nous énumérerons les principales : l'âge, le sexe, la qualité de la personne à laquelle on s'adresse ; les relations de parenté, d'amitié, d'affaires qu'on a avec elle ; les circonstances où elle se trouve, celles où l'on est soi-même ; les intérêts communs ou différents qu'on peut avoir en même temps qu'elle et qui feront surgir les occasions de correspondre, et enfin, d'une manière générale, les mille incidents ou situations dont se compose la vie de tous les jours et qui, à un moment donné, vous mettent malgré vous la plume à la main. Malheureusement ces mille incidents, ces situations variées, en vous mettant la plume à la main, ne vous mettent pas toujours en tête l'idée sur laquelle vous bâtirez votre lettre, la forme qu'elle devra avoir, la tournure qu'elle prendra pour être convenable. Une direction, quelque discrète qu'elle soit, n'est pas inutile en cela.

Disons d'abord que cette direction s'adresse aux personnes peu âgées. N'est-ce-pas aux jeunes qu'il faut dire : prenez ce chemin, c'est le meilleur, ou c'est le moins mauvais ?

Quant aux personnes auxquelles l'âge l'expérience, la connaissance de la vie, les chagrins même ont dû donner de grandes leçons, il ne nous siérait pas de leur en offrir.

***

Aux gens qu'on ne connaît pas on ne se permet jamais d'écrire la moindre chose qui sente la familiarité ou la trop grande aisance dans la manière. Ici, il est bon de rappeler que la meilleure lettre est la plus courte. Evitons les périphrases, les détours, les considérations générales oiseuses, les débuts trop étendus. C'est surtout dans la lettre— à moins qu'elle ne soit badine - qu'il faut mettre en pratique le vieux précepte d'Horace :

In medias res .....

ce qui veut dire : Entrez tout de suite en matière ; n'ennuyez pas les gens par des pages de circonlocutions qui arrachent les yeux et la patience.

A un homme âgé, quelle que soit sa position, si on écrit une lettre d'affaires, on sera rigoureusement poli, et après lui avoir, au commencement, donné la démocratique mais suffisamment respectueuse appellation de " monsieur ", on lui expliquera clairement et brièvement l'objet de la lettre, après quoi on se souscrira " son obéissant

serviteur ", non sans avoir déclaré qu'on en est honoré.

Si cette personne occupe une position sociale au-dessus de celle où l'on est, si elle remplit une charge, soit dans la magistrature, soit dans l'administration, soit dans les affaires municipales, soit dans l'Eglise, il faudra employer les formules de considération nécessaires, tout en les graduant suivant la qualité de la personne. A un ministre, à un juge, à un maire, à un évêque ou autre membre du clergé, on témoignera du respect, et cela devra se faire sentir tant dans les formules que dans la rédaction entière de la lettre.

Qu'on nous permette de faire une remarque : à moins d'occuper une position plus élevée que celle occupée par la personne à laquelle on écrit, il ne faut pas terminer sa lettre en disant :

Veuillez accepter, monsieur, l'expression de la *haute* considération avec laquelle, etc.

Il n'y a que celui qui est supérieur à un autre qui puisse lui faire la gracieuseté de l'assurer de sa haute considération. Il vaudrait mieux dire, si l'on tient à la formule :

Veuillez accepter, monsieur, l'expression de la *parfaite*, ou de la *respectueuse* considération avec laquelle, etc.

On est parfois embarrassé quand on a à écrire à un personnage haut placé ; on ne sait de quelle manière commencer sa lettre,

et maintes gens y réussissent peu. Rien d'insipide comme, lorsqu'on écrit par exemple à un ministre, de commencer ainsi : Honorable monsieur.

Ce n'est qu'une mauvaise imitation d'une mauvaise formule anglaise.

On dit — c'est la formule admise — : Monsieur le ministre.

On peut dire, aussi, tout simplement, après avoir donné les titres du personnage : Monsieur.

Cette opinion s'appuie sur la coutume reçue lorsqu'il s'agit de personnages plus haut placés encore. Ainsi, si quelqu'un voulait écrire au gouverneur général, ou même au prince de Galles, il devrait commencer par énumérer leurs titres, après quoi, il n'aurait plus qu'à s'adresser à eux en disant tout simplement : Monsieur.

Le ton des lettres destinées aux personnes dont nous venons de parler doit être, nous venons de le dire, respectueux.

Cependant, je dois dire qu'il sera toujours malséant de s'humilier outre mesure devant qui que ce soit ; il faut être poli, mais pour cela il ne faut pas manquer de dignité. Du reste les gens haut placés se laissent rarement prendre aux protestations de dévouement ou d'admiration exagérées ; il en est plusieurs même qui en éprouvent un tel dégoût qu'ils jettent au panier sans les lire jusqu'au bout les lettres de ce genre. Evidemment, là appa-

rait le lien qui enchaîne la beauté morale à tous les actes de la vie : la lettre, cet acte de tous les jours, n'atteindra pas son but, si elle décèle un caractère méprisable, si, pour trop prouver, elle apporte des arguments qui détruisent les véritables raisons. Ces considérations se rattachent aux cas où l'on a quelque faveur, quelque service à demander, et, en effet, avec les gens en place, c'est le plus souvent cette sorte de lettre qu'on écrit.

Si on obtient la faveur demandée, il y aura encore, il est vrai, la lettre de remerciement. Celle-là, il ne faut jamais l'oublier. Au fond, il serait aussi pratique de dire : soyez bon, soyez poli, soyez convenable en toutes occasions et avec tout le monde. L'avis n'est pas inutile ; il serait même précieux s'il avait pour effet d'empêcher les lettres d'injures. N'écrivons jamais de lettres d'injures : ces lettres restent comme les autres ; elles restent même plus longtemps, car ceux qui les reçoivent les conservent pour s'en faire des armes. Ils n'ont pas tort : ne doivent-ils pas prendre des précautions contre ceux dont les paroles — les lettres sont des paroles — révèlent de si mauvaises dispositions ?



Un homme qui écrit à une femme doit toujours se rappeler que la galanterie fran-

çaise est une des choses les plus exquises de la civilisation moderne. On dit qu'elle est en train de disparaître en France ; j'aime mieux croire qu'elle s'y modifie. En tout cas, elle n'est certainement pas en danger ici, car le Canadien-Français a l'admiration et le respect de la femme. Cette admiration, ce respect, tout cela peut et doit passer dans la lettre. Les formules arrondies peuvent être ridicules et ennuyeuses entre hommes, elles sont toujours à leur place dans une lettre adressée à une femme par un homme.

Une femme qui écrit à un homme, pourra, devra même être aimable—ne faut-il pas toujours l'être ?—mais elle se rappellera que les conquêtes féministes ne lui enlèvent pas sa supériorité sociale sur le sexe laid : une femme est toujours, pour un homme, un être dont l'empire n'a rien à abdiquer. Elle ne traitera donc pas avec lui d'égale à égal, mais donnera à sa lettre une teinte de grâce enveloppée de dignité.

Une jeune fille sera pleine d'attentions pour une vieille dame. Il n'y a rien qui fasse plaisir aux vieilles gens comme les caresses, les soins, les attentions des jeunes. Arrivé à un certain âge, on sent bien qu'on s'en va du monde, et il est très désagréable de s'apercevoir aussi que—comme dit l'autre—le monde s'en va de vous.

Faisons tout pour amuser, pour intéresser les personnes âgées. Racontons-leur les

potins, parlons-leur des gens qu'elles connaissent et dont elles sont éloignées, qu'elles n'ont pas vues depuis longtemps, informons les des choses nouvelles dont, soit à cause de leur éloignement, de leur situation ou de leur état de santé, elles ne peuvent être au courant. Voilà plusieurs sujets de lettres tout indiqués.

Il y a aussi une chose à éviter, c'est de leur faire entendre que leur âge et leurs infirmités sont des inconvénients tout naturels. Il sera plus aimable de procéder de la manière contraire. Au lieu de dire : "Madame X. vient de mourir à soixante-dix ans. C'est bien triste, mais on s'en console à cause de son grand âge, " dites plutôt : Madame X. vient de mourir à soixante-dix ans. Elle n'était pourtant pas assez avancée en âge pour faire craindre ce dénouement..." Votre correspondante sera ravie de cette dernière manière, tandis que la première l'aurait mise dans tous les états. Dire aux vieilles gens qu'ils sont jeunes, c'est prolonger leurs jours; l'illusion est encore le meilleur élixir de longue vie, et cela n'est pas étonnant si l'on se rend compte de l'influence du moral sur la senté du corps.



II

Modèles des différents genres

En quoi les modèles peuvent servir

Nous donnons des modèles. Nous croyons qu'en les lisant on n'apprendra pas à écrire des lettres, mais on fera une constatation utile ; on pensera : Ce n'est que cela ? Je puis en faire autant.

Certainement, tout le monde peut en faire autant. Un grand nombre de personnes peuvent faire beaucoup mieux. Nous en connaissons qui, habituellement, écrivent des lettres dont les nôtres ne peuvent approcher, ni pour le tour, ni pour le fond, ni pour la verve qui y coule à flots.

Nous aurions donc obtenu un bon résultat si nous avions prouvé qu'écrire n'est pas impossible, que la lettre est à la portée de tout le monde, pour peu qu'on s'y mette, qu'il n'y a pas de circonstance si embarrassante qu'elle paraisse, ou l'on ne puisse, avec de la patience et de la réflexion, arriver à écrire exactement la lettre qui s'impose.

Au fond, il ne s'agirait, pour cela, que de regarder en soi-même. Là est la source de toute inspiration.

La lettre d'affaires, pas n'est besoin d'en parler, si ce n'est afin d'indiquer la disposition du sujet à traiter ; en effet, dans la lettre d'affaires, la matière est toute trouvée.

Dans la lettre qui n'est pas "d'affaires", la matière est peut-être trouvée aussi, mais elle est informe, confuse, elle a besoin d'être travaillée. On la travaille ordinairement avec sa tête, on cherche une idée. Pourtant, la plupart du temps, c'est avec le cœur qu'on devrait essayer de lui donner une forme ; autrement dit, au lieu de chercher une idée, il vaudrait mieux se laisser guider par un sentiment.

Un écrivain a dit : " Les grandes pensées viennent du cœur."

Dans l'application de ce principe—si tant est qu'on puisse l'ériger en principe — se trouve presque tout le secret des bonnes lettres.

Il est vrai que l'esprit, ce "sourire du bon sens", a rendu célèbres bien des lettres où le cœur n'avait rien apporté ; mais qui peut prétendre à l'esprit, et, d'un autre côté, qui manque de cœur ?



Lettres d'affaires

Les lettres d'affaires doivent être, plus que toutes autres, brèves, claires et explicites.

Ecrivez une lettre séparée pour chaque affaire ; cela vaut mieux que de traiter plusieurs affaires dans la même lettre.

Ceci s'applique spécialement à la correspondance avec l'administration publique.

Ne mêlez pas tout ; n'accolez pas à la suite, sans ordre, les mots, les chiffres, les dates, la signature. Cela vous expose à des retards, à des échanges interminables de lettres plus enuuyeuses les une que les autres, à des demandes d'explications, à des malentendus, et, par suite, à des pertes de temps, ou même d'argent. N'écrivez pas, par exemple, une chose comme celle-ci :

Monsieur,

Envoyez-moi, s'il vous plaît, le complet numéro 17 de votre catalogue, pour garçon de quinze ans, deux chemises, à 80 cents, No 56 du catalogue ; le complet est de douze piastres ; envoyez à l'adresse suivante : Emile Boulan, Sainte-Agnès, six paires de bas de laine de soixante cents la paire, le tout par l'express ; j'inclus l'argent.

Votre dévoué,

EMILE BOULAN.

Cela peut être très clair pour le signataire, mais c'est presqu'un casse-tête pour l'employé de la maison de commerce qui sera obligé de le lire.

Voici comment il faut procéder : on écrira une lettre courte à laquelle on annexera une liste des objets commandés. Par exemple on dira :

Monsieur,

Veuillez trouver sous ce pli un mandat-poste de $17.70, en paiement des articles mentionnés dans une liste que j'annexe à la présente. Vous voudrez bien, s'il vous plaît, faire l'envoi par l'express.

Votre obéissant serviteur,

EMILE BOULAN,
Sainte-Agnès,
Charlevoix.

LISTE DES ARTICLES COMMANDÉS

1 complet, No 17 du catalogue du 23 février 1911		$12.00
2 chemises No 56 " "	à 0.80	1.60
6 paires de bas de laine No 3 " "	à 0.60	3.60
(Frais d'express)		50
TOTAL		$17.70

Lettre pour solliciter de l'emploi.

A. M. F.-X. Roville,

Propriétaire des grands magasins Roville,

Montréal.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous demander un emploi daus vos bureaux. J'ai, pour me recommander, les relations d'amitié que vous avez eues autrefois avec mon père, feu Charles Mandel, et, en plus, mes connaissances en comptabilité, mon honnêteté et ma bonne conduite. Mon dernier patron, M. Duard, gérant de la Banque de l'Ouest, confirmera, j'en suis sûr, ce que j'avance.

Le but de ma démarche est l'amélioration de ma situation pécuniaire. C'est vous dire que j'espère être mieux rémunéré chez vous qu'à la Banque de l'Ouest, où j'ai un traitement annuel de trois cents piastres.

Je vous serai reconnaissant, si vous voulez bien accéder à ma requête, de me le faire savoir aussitôt que vos nombreuses occupations vous le permettront.

En attendant, je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de ma respectueuse considération et de me croire

Votre humble serviteur,

Paul Mandel.

Lettre pour remercier
d'une demande accordée

A. M. F.-X. ROVILLE,
Propriétaire des grands magasins Roville
Montréal.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre m'annonçant que vous m'attachez à votre service de comptabilité, avec un traitement double de celui que j'ai actuellement.

Je vous en suis sincèrement reconnaissant Je vous remercie de l'amabilité que vous avez de me parler si affectueusement de mon père. Je tâcherai de ne pas tromper la certitude où vous êtes que je ne serai pas indigne de lui.

Veuillez accepter mes respectueuses salutations et croire à l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre humble serviteur,

PAUL MANDEL.



Lettre pour refuser
une demande d'emploi

A. M. PAUL MANDEL

24, rue Sanguinet,

Montréal.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre demande d'emploi. Veuillez croire que rien ne m'aurait été plus agréable que de vous être uttile. J'aurais eu d'autant plus de raison de le faire que le souvenir de votre père ne pouvait être pour moi une meilleure recommandation. Malheureusement le personel dont j'ai besoin est au complet en ce moment. Rappelez-moi votre demande plus tard ; je serai toujours prêt à vous accueillir et à vous rendre service, si les circonstances le permettent.

Croyez-moi, mon cher monsieur,

Votre tout dévoué,

F.-X. ROVILLE.



Lettre pour proposer une affaire

(NOTE. Dans ce genre de lettres, nous estimons que non seulement le brièveté, mais la concision est une qualité essentielle. Une affaire proposée en termes précis, nets et clairs séduira tout de suite un véritable homme d'affaires. Plus longuement exposée, elle ne provoquera peut-être pas autre chose que l'ennui, et par conséquent n'atteindra pas son objet.)

A. M. J.-B. DEFRANC,

Gérant de la Banque Canadienne,

Montréal.

Monsieur,

L'occasion m'est offerte d'acheter, à $3.50 la corde, 2.000 cordes de bois de pulpe livrées à la station de Montmagny dans l'espace d'un mois à compter d'aujourd'hui, 1er mai.

Pouvez-vous me prêter les $7.000 qu'il me faut pour cette affaire ?

J'aurai un acheteur pour le bois d'ici à deux jours. J'ai déjà des offres.

Si vous consentez, je donnerai mon billet à trente jours endossé par la maison Wills & Co., de Hull, et je paierai dix pour cent d'intérêt.

Une réponse par télégraphe, à mes frais, obligera

Votre obéissant serviteur,

JEAN DAUBRAY,
Hôtel Victoria, Québec.

Lettre pour demander des renseignements.

Au révérend M. T. Brulart, curé,
Saint-Joseph, P. Q.

Monsieur l'abbé,

Le révérend monsieur Mariot, curé de la paroisse de Hurlbury, où j'habite, m'adresse à vous pour obtenir des renseignements sur la paroisse de Saint-Joseph. Je vous prierai donc de me pardonner la liberté que je prends et de répondre, si vous voulez bien, aux question suivantes :

1° Peut-on acheter une ferme de 150 arpents à Saint-Joseph, avec un capital de $8.000 ?

2° Quelle est l'industrie agricole la plus remunératrice en cet endroit ?

3° Saint-Joseph est-il à proximité d'une ville, et, dans ce cas, les moyens de communication sont-ils faciles et rapides ?

4° Si Saint-Joseph est éloigné de de la ville, peut-on y fonder un petit commerce ?

5° Votre paroisse se développe-t-elle ?

Je vous prie, monsieur l'abbé, encore une fois, d'excuser l'ennui que ma lettre vous causera.

Dans l'espoir que vous pourrez me donner les renseignements demandés et que je n'aurai pas enlevé trop de temps à vos occupations, je vous offre d'avance mes sincères remerciements, et je me souscris

Votre respectueux serviteur,

Lettres de félicitations et autres lettres de bienséance

On a parfois intérêt à offrir des félicitations : une bonne parole n'est jamais perdue.

On y est, d'autre part, quelquefois obligé par des relations de famille, d'amitié ou d'affaires.

Les occasions varient à l'infini, il n'est presque pas possible d'y échapper. En certains cas une simple carte de visite suffit ; en d'autres, il sied d'y ajouter des mots comme: " sincères félicitations " ou " toutes mes félicitations ", ou toute formule laconique dont l'affection, la reconnaissance, la politesse ou la simple correction puisse suggérer les termes.

En général il est de mauvais goût de faire ce qu'on appelle " des phrases ". Toutefois lorsqu'il s'agit d'écrire des lettres où le sujet à traiter doit se résumer en quelque mots, il est bien difficile d'éviter " la phrase ". Le jugement, en s'appliquant à bien reconnaître la nature des circonstance qui rendent nécessaire la lettre de félicitations, parviendra sans peine à résoudre la difficulté.

Lettre de félicitations à un protecteur qui vient d'obtenir une charge honorable.

Monsieur le juge,

Lorsque j'étais l'objet de vos bontés, j'avais le regret de ne pouvoir rien faire pour vous prouver ma reconnaissance. Aujourd'hui, mes moyens ne sont guère plus nombreux. Seule, l'occasion vient à ma rescousse ; elle me permet de vous féliciter du grand honneur qui vient de vous être conféré.

Vous avez si bien compris la charité — et qui le sait mieux que moi ? - que la justice ne peut avoir de meilleur représentant que vous.

Croyez que cette lettre n'est pas seulement un hommage à votre valeur : elle est aussi un remerciement, un nouveau remerciement ajouté à ceux que je vous fais tous les jours au fond de mon cœur.

Veuillez accepter, monsieur le juge, l'expression de mon profond respect, et me croire toujours

Votre dévoué serviteur,

PIERRE DOUVAL.



Lettre d'un jeune écolier à un protecteur qui vient d'être fait évêque.

Monseigneur,

Je tremble de vous écrire, je suis petit, et vous êtes grand maintenant. Cependant je mets de coté ma crainte : vous êtes si bon que votre bonté a dû grandir aussi. Et alors si je me suis trop aventuré en vous écrivant pour vous offrir mes félicitations, est-ce que je ne puis pas compter sur votre indulgence? Ce serait la première fois qu'elle me ferait défaut. Je ne me résigne pas à croire que cela puisse arriver. Du moins j'aurai une excuse, celle d'avoir voulu en même temps vous remercier de nouveau de ce que vous faites pour moi. Croyez que je ne l'oublierai jamais.

Je vous prie d'accepter, Monseigneur, tous mes respects, et de croire à la reconnaissance de votre élève dévoué,

JACQUES FORMONT.



Lettre d'une jeune fille à sa marraine à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Ma chère marraine,

Vous êtes si jeune que je ne crains pas du tout de vous rappeler votre anniversaire de naissance. J'ai brodé votre chiffre sur des mouchoirs que je vous envoie par la même poste. Comme vous le voyez, je ne pense pas à vous seulement quand le calendrier marque une certaine date dans l'année ; mon aiguille a tracé votre nom, ou du moins votre initiale, un grand nombre de fois ; et mon aiguille, c'est ma main qui la conduisait, et ma main n'aurait pu rien faire si le cœur n'y avait pas été. Comprenez-vous cela, ma jolie marraine ? Vous rendez-vous compte de l'affection de votre filleule ?

Pour parler raison, je n'attache aucune importance à ces chiffons, et je vous permets, quand vous vous en servirez, d'y retrousser le nez.

Je suis une maladroite : qu'est-ce que c'est que douze mouchoirs comparés aux superbes cadeaux dont vous me comblez ? Il ne fallait pas en parler.

Aussi je n'en parle plus, je reviens à moi; ou plutôt je reviens à vous pour vous dire les potins de la campagne.

Ah ! vous croyez, vous citadine, que les campagnards ne sont pas intéressants, que la

campagne n'a pas ses émotions, ses événements à faire doubler le tirage d'un grand journal ! Eh bien, jugez plutôt.

Aujourd'hui, 14 janvier, l'asphalte du chemin du roi est invisible, non pas tant parce qu'il n'existe pas — l'asphalte — mais parce que le chemin du roi est couvert de sept pieds de neige, que la dite neige atteint devant notre maison une hauteur de quinze pieds, que le vent l'a poussée jusqu'au toit, que toutes les ouvertures sont bouchées, que les portes et les fenêtres refusent l'entrée même au soleil, et que Jean Simian, notre voisin d'en face, qui n'est pas un soleil, loin de là, ayant hier oublié chez nous sa pelle neuve, a dû en acheter une autre pour se faire un passage vers la porte extérieure et venir réclamer sa propriété. Les gens qui entrent ont l'air de sortir d'une maison de neige, et il fait si froid, qu'à l'intérieur des maisons de bois, on se croirait dehors.

N'est-ce pas que c'est amusant ? Je gage qu'avec une nouvelle de cette importance, vos reporters bâtiraient une page "sensationnelle". Si j'étais reporter, moi, je sais bien ce que je ferais. Je commencerais par mettre de grands titres comme ceux-ci :

" Un village enseveli sous la neige ; les habitants étouffés dans leurs habitations pendant la nuit ; on craint un dénouement fatal dans plusieurs cas. "

Ensuite, après avoir alléché les badauds

par toute cette neige blanche, que l'imagination leur ferait voir noire, je mettrais du rose, quelque chose dans ce genre ;

" Un de nos reporters s'est rendu sur les lieux ; avec l'aide de quelques habitants épargnés par le tempête, il a pu pénétrer dans l'une des habitations. Au premier coup d'œil, il est tombé à la renverse, La maison s'était-elle changée en un tombeau, allait-il converser (sic) avec des cadavres ?

Mais non, mais non, mais non. Le reporter aperçut tout bonnement, au fond d'une jolie petite chambre blanche comme la neige, une jeune fille blanche comme la neige, qui, souriante, comme la neige... sous la lune, était occupée, non pas à filer de la laine, comme dans la légende des " Bouffons ", mais à broder des mouchoirs...blancs comme la neige."

Le sort des neiges d'antan ne nous occupe guère ; celles de cette année suffisent à notre bonheur.

Adieu, ma marraine, aimez-moi bien, aimez-moi comme je vous aime, et pensez à moi, au moins quand vous éternuerez.

Votre affectionnée,

ARLINE.



Lettre d'une jeune fille à sa vieille tante.

Ma chère tante,

Je vous souhaite une bonne année. Voilà qui est bien simple, qui est bien terre à terre ; il semble que c'est la formule banale que l'on sert aux indifférents.

Je ne pense pas de cette manière. La formule est très simple, mais elle doit être bonne parce qu'elle exprime parfaitement ce que je veux dire. Et ce que je veux dire c'est ceci : je t'aime beaucoup, je veux que tu sois heureuse, que tes bons vieux yeux soient toujours jeunes pour lire mes lettres et les nouvelles qui t'amusent tant, et cela durant toute l'année qui commence, durant beaucoup d'années encore.

On dit que le nouvel an est un jour détestable à cause des obligations qu'il impose. J'entends autour de moi des gens maugréer parce qu'ils sont accostés dans la rue, qu'ils ne peuvent faire un pas sans avoir à enlever leur gant pour serrer la main d'un ami, d'un parent, d'un confrère, d'un collègue, et, ce qui est le comble, d'un indifférent à qui ils n'ont pas fait plus de mal que de lui être présenté par hasard. J'avoue que ce sont là des griefs. Tout de même je ne pense pas comme ces grincheux. Je suis si contente de voir le soleil réchauffer la jolie petite neige qui tombe ce premier jour de

l'année, que je m'accommode de tous les ennuis de la convention sociale. Tantôt, au parloir des Ursulines, où j'ai été voir ta petite Jeanne, j'ai été embrassée par une foule de gens, qui ne me détestent pas, que je ne déteste pas, qui ne m'aiment pas, que je n'aime pas, mais — voyez la puissance énorme, l'incommensurable influence des mœurs, de cette convention sociale dont tant de gens se plaignent —, à ce moment même il s'établissait entre nous une sorte de simpathie. Le baiser cérémonieux de madame X..., votre ancienne amie, dont les chapeaux rapetissent à mesure que la mode les fait grands, m'a donné sur la joue un petit choc pas du tout désagréable. Il est vrai que dans ce contact il y avait un peu de votre électricité. Madame V. . ., vous savez bien, madame V..., la jolie madame V..., que j'ai amenée chez vous, il y a deux ou trois ans, passer un mois, madame V..., qui depuis ce temps-là a fait beaucoup de chemin, qui a épousé un homme très riche, lequel homme riche a fait beaucoup de chemin, puisqu'il est devenu ministre ; eh bien madame V... a fait aujourd'hui un petit bout de chemin de plus, et cela en ma faveur : elle a traversé toute la salle pour venir m'embrasser, m'assurer de l'immortalité de son amitié, me rappeler notre séjour ensemble chez ma bonne tante et m'inviter à la grande réception qu'elle donne dans huit jours en l'hon-

neur des médecins de langue française d'Amérique.

Et j'en ai vu bien d'autres ; le chevreau de mon gant s'est frotté le nez à beaucoup d'autres chamois, et j'ai rendu des " bonne année " à beaucoup d'autres " je vous souhaite tout ce que vous désirez", sans compter les phrases tronquées, incomplètes, folichonnes, qui dénotent une préoccupation de dire quelque chose de neuf. Pourtant, le jour où l'an est neuf, il me semble que cela suffit. Quant à moi, – peut-être ai-je tort – j'éprouve le besoin d'être aujourd'hui ce que je suis tous les jours. Vous savez ce que c'est : je veux dire la nièce la plus dévouée et la plus affectionnée qui soit pour sa chère bonne tante.

SUZANNE.



Lettre d'un jeune homme à une tante envers qui il a des obligations, à l'occasion du premier de l'an

Ma chère tante,

Moi, j'ai tout ce que je souhaite, plus même, et je vous le dois. C'est à cela que je penserai demain, premier de l'an, et les autres jours de l'année, car votre bonté m'est un sujet constant de réflexion. Aussi croyez que cette lettre est celle que je voudrais vous écrire tous les jours, si je n'avais pas peur de vous importuner ; elle est le reflet exact de ma pensée, l'expression de mon affection inaltérable. Il ne m'est pas possible d'être avec vous pour fêter la nouvelle année ; il faudra attendre aux grandes vacances avant de nous revoir. De mon côté, je trouverai le temps très long, et ce sera justice, puisque, si la loi des compensations existe, il me faut bien être un peu à la peine en retour de tout le bonheur que vous me procurez Je m'efforce d'en être digne ; je travaille, j'étudie, je "bûche" afin de bien faire fructifier cet argent qui, sans vous, me ferait défaut complètement.

Nous avons un hiver très dur. Le vent rage, il casse tout, il s'engouffre dans tout les coins, il hurle dans toutes les cheminées, il secoue toutes les fenêtres, il fait un tapage d'enfer, mais il n'est pas plus chaud pour

tout cela. Je n'en dis trop rien ; j'ai un faible pour le vent ; on dirait toujours qu'il parle à quelqu'un ou qu'il nous parle de quelqu'un qui est loin et que nous aimons. Je ne lui vois qu'un inconvénient — au vent d'est — celui d'entretenir le petit rhumatisme qui fait tant souffrir votre bras. D'un autre côté je ne lui en veux pas beaucoup, je me surprends même à le bénir, à l'appeler de tous mes vœux ; en effet on prétend que les rhumatisants vivent très vieux et ne souffrent pas d'autres infirmités. N'ai-je pas raison alors de compter un peu sur le vent de l'est pour vous garder toujours à mon affection ? J'avoue que c'est un peu fou que de requérir les services de la maladie au lieu de ceux du médecin ; mais les théories changent tant de nos jours, la glace remplace si souvent le feu dans les traitements, et l'antisepsie même est tellement discutable, affirme-t-on, que ma théorie peut se soutenir. En tout cas, je n'y tiens pas, je n'essaierai pas de la faire breveter. Tout simplement je continuerai à faire des vœux pour votre santé et celle de mon oncle, à qui je vous prie de présenter mes saluts affectueux.

Votre neveu qui vous aime bien,

ARMAND.

***

Lettre d'une jeune fille à son professeur (une religieuse) en deuil

Ma chère mère,

On vient de m'apprendre la douloureuse nouvelle de la mort de votre pauvre père. Je l'ai vu, il y a trois jours à peine, encore bien portant en apparence, et je suis d'autant plus frappée de ce coup subit ; j'en ai aussi d'autant plus de chagrin que je vous aime sincèrement et que votre peine doit être bien grande. Vous êtes si bonne, et les bons, il me semble, doivent souffrir tellement plus que les autres...

Si je parle des bons, ce n'est pas que j'en connaisse quelque chose par moi-même. Cela vous paraîtra peut-être exagéré : ce n'est pas de l'humilité, c'est du regret de n'avoir pas toujours été parfaite avec vous. Le moindre ennui, le moindre déplaisir que j'aie pu vous causer, je le regrette amèrement maintenant ; j'ai la sensation d'avoir frappé un malade, d'avoir poussé un aveugle sur la route. C'est que, voyez-vous, ma chère mère, vous êtes aujourd'hui une blessée et que j'ai eu bien souvent des cruautés pour vous.

Mais j'ai tort de vous parler de ces riens. Laissez-moi vous consoler et vous dire que je vous aime bien. L'année prochaine, au retour, je serai meilleure, et je prierai avec vous pour votre cher disparu. Je vous embrasse affectueusement et respectueusement.

PAULINE.

Lettre d'un jeune homme à un père

qui a perdu son fils

Monsieur,

Lorsque Charles a quitté le pensionnat, il y a deux mois, j'espérais le revoir ; je l'espérais à cause de ma profonde amitié pour lui et à cause du grand chagrin que sa mort — presque prévue à ce moment — doit vous causer.

Je vous plains. Je n'ai pas autre chose à dire, et je ne sais si votre cœur bouleversé ne trouvera pas plus de consolation dans les plaintes que dans les appels au courage. Je plains,de même,mon pauvre ami. Ses souffrances, il est vrai, durent le détacher de la vie, mais moi, qui le connaissais et qui, parce que je le connaissais, l'aimais sincèrement, je sais bien que la douleur ne diminuait en rien ses belles facultés ni la grande affection qu'il avait pour son père. Et c'est pour cela que je le plains, lui aussi, de n'être plus avec nous, de n'être plus avec vous.

Vous me pardonnerez de vous écrire, de vous parler de lui,quoique je n'aie même pas l'honneur de vous connaître. Je compte un peu, pour excuser ma démarche, sur l'amitié qui nous liait, Charles et moi, et dont il vous avait parlé probablement ; il me sait

gré, j'en suis sûr, s'il voit votre douleur, d'essayer de l'apaiser.

Veuillez accepter, monsieur, mes respectueuses spmpathies et croire à l'entier dévouement de votre humble serviteur,

ARTHUR VIMONT.

***

Lettres de " digestion "

Mon cher ami,

J'arrive de chez toi et je voudrais y être encore. C'est pourquoi tu me vois revenir par le courrier suivant, enchanté de mon séjour, désireux de le recommencer, honteux d'avouer ce désir, tellement il est indiscret, incapable cependant de le céler, et, malheureusement, dans l'impossibilité de te rendre la centième partie de tes amabilités et de celles de ta femme, que je ne veux pas qualifier de charmante, parce que le mot est banal et que, au milieu de vous, je n'ai rien trouvé qui m'excuse de ne pas avoir le mot juste pour vous remercier.

Voilà une phrase à la Brunetière... Tiens, je me vante ; ce n'était pas mon intention. Ah ! mes huit jours de vacances n'ont pas été à la Brunetière, je veux dire : n'ont pas été longs.

Je t'entends me crier : Pardi, je comprends

bien, pas nécessaire de m'expliquer que le Pirée n'était pas féministe...Tu as raison, je suis d'un bête... Je suis comme Antée : aussitôt qu'on m'enlève de terre, je perds mes forces... intellectuelles ; et ma terre c'était ta maison. Encore le Pirée. Pardon, je ne le ferai plus, puisque tu comprends tout. Pourtant, il y a une chose peut-être qui t'échappe, c'est que je suis ravi de ton hospitalité. Je ne te dis pas au revoir, j'aurais l'air de mendier une autre invitation.

Mille respects et mille amitiés à ta femme. Viens me voir dans ma garçonnière, tu me consoleras de ne plus être chez toi.

BERNARD.

***

Une jeune fille
à une amie

Ma chère Amélie,

Je viens d'arriver chez moi, j'ai embrassé tout mon monde, je suis enchanté de le revoir, on a fêté mon retour, et je crois qu'on a un peu voulu me faire sentir que j'ai trop prolongé mon séjour chez toi. L'on n'a peut-être pas tort, et toutes ces attentions, sous lesquelles je devine une nuance de reproche, me sont très douces tout de même. Cependant je ne me repens pas de m'être attardée puisque, d'abord, on m'a regrettée—

ce qui est flatteur —, et ensuite parce que je m'aperçois que si je ne m'étais pas laissé retenir huit jours de plus, je t'aurais fait de la peine et je me serais privée de huit jours enchanteurs. J'ai besoin de te parler, de te rappeler nos plaisirs et nos occupations depuis le mois dernier. Penses-tu encore à nos marches du matin, sur la grève, à nos flâneries de l'après-midi, aux longues heures voisines du crépuscule, que nous avons passées au bord de l'eau, sans dire une parole, absorbées que nous étions par le spectacle des vagues, des oiseaux, des bateaux, de toutes les belles choses du fleuve ? Mais je ne devrais pas en parler, de peur d'en gâter tout le charme. Il vaut mieux faire comme alors : admirer sans rien dire.

Tout cela me manque ici. Permets-moi de te le dire : tes gens me manquent, et toi aussi. J'ai beau retrouver la chaleur des vieilles affections du foyer, à certains moments, elle ne me réchauffe pas suffisamment. C'est que vous avez été si bons, ta mère m'a tellement choyée, tous, vous m'avez accoutumée à tant d'amabilités de toutes sortes, que vous avez un peu changé ma vie... Mais vous ne m'avez pas changée, moi : je suis toujours l'amie affectionnée que tu connais et qui t'aime. Je t'embrasse bien tendrement ma chère Amélie, et j'embrasse de même ta mère. Je n'oublie pas le ton caressant que prenait mon nom dans sa bouche... Du reste,

tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait est le charme même. Mille amitiés respectueuses à ton père. Pense toujours à moi et écris-moi.

GABRIELLE

***

Lettre d'un jeune homme
à son ami

Mon cher André,

Viens me voir sans retard. D'abord c'était entendu, et, depuis mon retour, j'entends que ce soit plus entendu que jamais ; puis tout le monde ici exige l'exécution du protocole. Le président de la république a fait visite au tzar, il faut que le tzar rende visite au président de la république. Il est vrai que je ne t'offrirai pas l'hospitalité de l'Élysée ; tu n'auras personne pour semer des fleurs et des agents policiers sur tes pas, tu n'auras pas non plus une soirée de gala à l'Opéra... Mais, mon cher, le Bon Dieu a semé des fleurs dans les champs et notre crème—qui n'est pas celle de la société, puisqu'elle est celle de nos vaches — est la meilleure qui soit. C'est ça la campagne : des . eurs, de la crème, et une hospitalité qui ne craint pas la critique des montagnards écossais. Viens-tu ? Je t'attends la semaine prochaine. Avant de partir, je te prierai de

présenter mes respects et mes remerciements à madame ta mère et à monsieur ton père, et de leur dire comme je suis touché de leur bonnes attentions. Quant à toi, tu me connais, je ne suis pas pour les longues effusions et tu sais que tu n'as pas de meilleur ami que

JULES DURAL



Lettres entre proches parents

Il y a des lettres dont il serait presque déplacé de donner des modèles, par exemple, d'un fils à son père, d'une fille à sa mère. Il semble que les sentiments qui unissent ces personnes sont la source naturelle et inépuisable de l'inspiration, et si elle fait défaut, c'est que la lettre à écrire n'est pas tout à fait nécessaire. Evidemment la lettre est difficile surtout lorsqu'elle n'est pas nécessaire. Et pourtant, avec les siens, lorsqu'elle n'est pas nécessaire, elle l'est encore puisqu'elle est une occasion de leur témoigner de l'affection, de l'attachement et de l'intérêt. Cette sorte de lettre serait facile si on pouvait la modeler sur la belle pensée de Lacordaire, que nous reproduisons de mémoire :

" On peut dire à une personne : Je vous estime, je vous admire, je vous respecte, je vous révère, je vous adore, je vous ido-

lâtre, mais tant qu'on n'a pas dit le grand mot " je vous aime ", on n'a rien dit. Il y a mille mots avant celui-là, mais après lui, il n'y en a plus. Une fois qu'on l'a prononcé, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de le répéter éternellement."

Le système à déduire de cette définition admirable est très commode pour ceux qui n'aiment pas à écrire de longues lettres, mais peu satisfaisant pour ceux qui aiment à en recevoir.



III

Composition

La lettre
ouvrage littéraire

Ce qu'on appelle ouvrage littéraire n'est après tout que la pensée, la parole fixée sur le papier ; monsieur Jourdain n'avait peut-être pas tout à fait tort quand il constatait qu'il avait fait de la prose toute sa vie sans s'en apercevoir. Tous les écrits sont des ouvrages littéraires, qui diffèrent par le sujet et, surtout, par le degré de perfection.

Les proses qu'on ne fixe pas sur le papier peuvent souffrir bien des imperfections, mais les autres demandent plus de soin, plus d'attention, plus d'effort ; en somme elles demandent à être faites d'après des règles, d'après une méthode. Aussi bien, donner les règles de composition de la lettre, ce serait faire un cours complet de littérature, ce serait énumérer les divers artifices des traités avec leurs applications, enseigner les principes de la rhétorique, expliquer les différentes figures, etc. Nous n'avons même pas ici la place nécessaire au résumé de toutes ces règles. Notre ancien professeur de lettres, lorsqu'il nous donnait à faire la classique " narration ", au commencement de l'année, nous disait, par exemple :

" Vous avez à raconter l'histoire d'un
" batelier qui, le soir, prend un passager
" dans son embarcation, le conduit jusqu'au
" milieu de la rivière, puis là, le tue d'un
" coup de rame et le dépouille. Une fois
" son crime commis, il veut retourner à terre.
" Au moment où il donne le premier tour
" d'aviron, une tempête s'élève, l'embarca-
" tion chavire, le meurtrier est englouti.
" Comment allez-vous vous y prendre pour
" écrire quatre pages sur ce canevas ? C'est
" bien simple. Il y a une rivière, décrivez
" un peu la rivière. Comme il doit s'y passer
" quelque chose de terrible et qu'il faut
" ménager l'intérêt, faites croire au lecteur
" que le batelier est un bonhomme inoffensif
" que le hasard a peut-être mis comme un
" ornement près de cet endroit. Dites que
" la rivière est tranquille, limpide. Puis-
" qu'elle est limpide et tranquille, c'est que
" le temps est beau, que le ciel est pur, que
" les arbres sont à peine agités par une brise
" légère, que les oiseaux chantent. Puis
" arrive le passager. Il est jeune, il est
" beau (encore un détail qui rendra tantôt
" le crime plus horrible). Le batelier le fait
" embarquer, il rame... et voilà, après
" quelques mots de conversation indifférente,
" que le ciel s'obscurcit ; l'air est lourd, pas
" un souffle ; la petite brise de tout à l'heure
" a été remplacée par quelque chose d'écra-
" sant. Le jeune homme a le regard inquiet ;

" le bonhomme est taciturne. Cela rassure " le lecteur, il pense : Ce brave batelier ne " fait pas voir ses appréhensions ; si l'orage " se déchaîne, il sauvera son client au péril " de sa vie, etc., etc., etc. A chaque situa- " tion de votre petit drame, regardez ce qui " est autour des personnages, dans l'air, sur " la terre, sur l'eau ; toutes ces choses vous " suggéreront des idées "...

Avec ces conseils, nous faisions les "chefs-d'œuvre " inconnus qui gonflent les cahiers d'honneur des collèges.

La méthode convient au développement épistolaire. Quand on lit les lettres célèbres, surtout celles où il y a le plus de fantaisie, où l'esprit de l'écrivain a dû chercher à développer des idées plutôt qu'à relater des faits, on s'aperçoit que ce moyen très simple a été employé bien souvent. Du reste il n'est qu'une application particulière des principes qui président à tous les travaux de l'esprit.

A première vue, ce procédé paraît n'avoir aucun rapport avec la composition de la lettre ; il n'est pas question ici, semble-t-il, de regarder autour de soi, de chercher ce qui se passe dans l'air, sur l'eau ou sur la terre et de l'utiliser au profit de ses correspondants.

Et pourtant oui ; c'est précisément là la manière.

Lisez Madame de Sévigné, et vous la verrez " picorer " (qu'on nous pardonne cette

expression irrévérencieuse envers une si charmante personne) de ci, de là, dans la basse-cour des potins de la ville ou de Versailles. Elle a vu M. et Mme de Villars, qui sortent de chez elle et l'ont chargée de mille amitiés pour sa fille, elle les a reçus en compagnie de sa petite-fille ; elle a soupé chez la marquise d'Uxelles ; elle a reçu une lettre de Mme de La Fayette ; M. de la Rochefoucauld lui a écrit aussi ;— la princesse de Conti est tombée en apoplexie ... Et cela marche à cette allure pendant des pages et des pages. Tout cela n'est pas bien difficile à trouver, tous ces gens sont près d'elle, tous ces faits, ces petits faits insignifiants, se sont passés dans un rayon d'un mille, elle les a vus, elle en a fait son profit, elle s'en est servie pour faire le bonheur de sa fille, et notre joie.

On dira : Mais il y a le style de Mme de Sévigné ... C'est vrai. Une autre chose aussi vraie, mais moins consolante, c'est que le journal, le journal à grand tirage, renseigne le monde entier sur tout ce qui se passe, même sur une foule de choses niaises, écœurantes de banalité que le monde entier n'a pas besoin de savoir et que, en tout cas, il aimerait mieux apprendre dans un autre style.

Nous le répétons, le fléau des temps actuels, c'est le journal, Il n'y a pas de disciples qui aient, mieux que les journalistes,

suivi les enseignements de leur maître, Emile de Girardin, qui disait à ses rédacteurs : Et surtout, pas de style !

M. Emile Faguet attribue à la lecture des journaux l'incorrection grandissante de la langue chez les écrivains. Cette opinion ne confirme-t-elle pas ce que nous disons plus haut de la supériorité du livre sur la publication périodique, en ce qui concerne la formation des enfants ou des jeunes gens ?

Il est certain que l'envahissement du journalisme affaiblit les personnalités : le journal façonne insensiblement les individus suivant des formules toutes faites qu'il ressasse, retape et rabâche chaque jour ; peu à peu on se passe de penser par soi-même, on s'en fatigue, on s'en dégoûte même, et les effets de cet avachissement intellectuel ont leur répercussion jusque dans la lettre. On n'écrit plus de lettres, ou si on en écrit, on n'y dit pas grand'chose, certain qu'on est que tout ce qu'on pourrait y mettre est déjà rendu à destination par un courrier bien plus rapide : le journal.

Nous le répétons, ce petit ouvrage n'est pas un traité, il n'est qu'un faisceau de jalons distribués le long de la route à suivre pour écrire des lettres. On ne doit donc pas s'attendre à nous voir appuyer plus longuement sur cette partie.

Il nous reste à parler de la phrase, de la ponctuation et d'un certain nombre de fautes contre la langue.

La phrase

La phrase de Bossuet se déroule majestueusement. De nos jours il s'est livré des batailles littéraires autour de cette phrase énorme, hérissée d'idées accessoires, gonflée de pensées profondes et alimentée d'une sève, d'une vie si abondante, qu'elle n'a pas besoin de s'arrêter pour respirer : son souffle puissant s'accomode des longs intervalles. Ferdinand Brunetière en a aimé la solennelle beauté.

On trouve d'autres exemples de phrases très longues dans Madame de Sévigné. Il n'est presque pas nécessaire de rappeler la fameuse lettre où elle annonce à sa fille le mariage de la Grande Mademoiselle, nièce du roi, avec M. de Lauzun. C'est le modèle du genre, un modèle inimitable de développement systématique, de répétition voulue poussée à l'extrême limite, et qui produit un effet des plus amusants.

Dans l'intérêt de la clarté, de la précision, de la netteté, nous conseillerions d'éviter les phrases trop longues. Tout le monde n'a pas le souffle de Bossuet, le style nerveux de Brunetière, ni la facilité, la virtuosité de la Marquise. Il vaut mieux faire quatre petites phrases compréhensibles qu'une seule longue phrase embarrassée et obscure.

La ponctuation

La ponctuation est facile si on la soumet à des règles simples. En voici quelque-unes à l'aide desquelles on peut écrire de façon intelligible.

1. Après avoir exprimé une pensée, n'en abordez pas une autre sans mettre un point. Règle générale, nous pourrions dire : abusez du point et vous serez clair. C'est après vous être entraîné de cette manière, après vous être bien habitué à bien diviser vos idées, vos phrases par des points, que vous pourrez modifier, si vous le désirez, votre ponctuation et remplacer le point, dans une série d'idées différentes mais se rattachant toutes à une idée-maîtresse, par le point et virgule, et même par la seule virgule.

De nos jours, la recherche du très fin, du ténu, de l'infinitésimal, dans l'analyse des idées ou des sentiments, se reproduit dans la rédaction, dans l'écriture. La phrase est coupée dans tous les sens par de nombreuses virgules. Parfois, à lire cette littérature, on ahane comme un porteur d'eau. Aux siècles classiques, et en particulier au dix-septième siècle, il n'en allait pas ainsi. On n'avait pas peur d'écrire toute d'une traite une phrase qui n'avait pas besoin d'être scandée.

***

2 *La virgule.*—Nous n'avons pas l'espace suffisant pour expliquer les divers emplois de la virgule. Nous nous contenterons de mettre en garde contre son emploi mal approprié.

Il ne faut pas mettre de virgule entre le substantif et la proposition déterminative (Voir Grammaire supérieure de Pierre Larousse).

La proposition déterminative peut s'assimiler à l'adjectif qualificatif, et c'est précisément la raison qui défend de la séparer du substantif. Exemple :

> Ce souffle que j'attends quand je gratte le sable
> Reviendra-t-il ?

Nous citons à dessein ce vers de Rostand, parce qu'ici la proposition déterminative est compliquée ; en effet elle se compose de ces mots : " que j'attends quand je gratte le sable ".

Cependant il est clair que les mots "que j'attends quand je gratte le sable " font simplement fonction de qualificatif. Du reste *déterminatif et qualificatif* sont à peu près de la même catégorie ; *déterminatif* se dit de la proposition qui détermine la manière d'être ou d'agir du substantif, et l'on voit en quoi il se rapproche de *qualificatif*, puisque *qualificatif* indique aussi la manière d'être. Si nous disions :

> Ce souffle attendu reviendra-t-il ?

il n'y aurait pas de doute ; il ne faudrait pas de virgule entre " souffle " et " attendu ".

" Que j'attends " remplace " attendu " et par conséquent doit se lier de la même manière au substantif.

Il reste " quand je gratte le sable ", assimilable aussi à quelque chose de plus court qui est là en fonction d'adverbe, et qui pourrait se remplacer par un adverbe. Si l'on disait :

Ce souffle attendu aujourd'hui reviendra-t-il ?

on aurait le squelette grammatical du vers cité plus haut, et l'on n'y verrait pas de place pour une virgule.

Il y a encore : la virgule qu'il ne faut pas mettre. Il semble superflu d'en parler ; pourtant la correspondance de tout le monde fourmille tellement de virgules jetées au hasard, à tort et à travers, et qui la plupart du temps nuisent au sens, le dénaturent, rendent la rédaction incompréhensible, que nous nous permettons d'indiquer le cas le plus fréquent de son emploi à faux. On lit partout des phrases ponctuées de la manière suivante : On nous prie de dire, à tous les employés de la cité, de se réunir à dix heures, ce soir, à l'hôtel-de-ville.

Il ne faut pas de virgules entre "dire " et " à", non plus qu'entre " cité " et " de se réunir ". Mettre une virgule entre "dire"

et " à " équivaut à mettre un mur entre soi et la personne à qui l'on parle. Nous ne citons que cet exemple parce qu'il caractérise tous les autres de la même espèce.

N'oublions pas de mettre la phrase incidente entre deux virgules.

3. Les deux points. —Renan, dit-on, craignait de paraître affirmatif, et ce souci le portait à remplacer les deux points par le point et virgule, ou par la virgule. Ce scrupule d'écriture est singulier chez un homme si peu embarrassé de fournir des preuves de ses théories. Soyons plus hardis : n'ayons pas peur des deux points, employons-les sans hésitation chaque fois que nous les croirons utiles à la clarté de la phrase. Cet avis est analogue à celui donné au sujet du point. Il vaut mieux abuser de ces bonnes choses, le point et les deux points, que de risquer d'être obscur. Sans donner comme modèles les phrases courtes de certaines œuvres de Victor Hugo, nous croyons sage de conseiller l'emploi du point partout où le sens peut y gagner en netteté. La phrase suivante est bien ponctuée :

" Sans avoir de connaissance directe de l'existence de Dieu, nous en avons des preuves qui suffisent à notre intelligence ; en effet notre intelligence, quelque grande qu'elle puisse être, ne connaît rien, si ce n'est par comparaison, et si, pour ce qui est de l'existence d'un créateur, elle applique ce pro-

cédé, elle ne peut pas ne pas être frappée de l'incommensurable disproportion entre la matière inerte et la puissance qui l'anime ; elle ne peut imaginer cette puissance dans les métaux, dans les éthers, même dans les hommes, car les hommes meurent."

Cependant, elle est plus nerveuse, ponctuée de cette manière :

" Sans avoir de connaissance directe de l'existence de Dieu, nous en avons des preuves qui suffisent à notre intelligence. En effet, notre intelligence, quelque grande qu'elle puisse être, ne connaît rien, si ce n'est par comparaison. Et si, pour ce qui est de l'existence d'un créateur, elle applique ce procédé, elle ne peut pas ne pas être frappée de l'incommensurable disproportion entre la matière inerte et la puissance qui l'anime. Elle ne peut imaginer cette puissance dans les métaux, dans les éthers, même dans les hommes. Car les hommes meurent."

Les deux points, qui sont explicatifs, qui annoncent la conséquence, la conclusion, pourraient fort bien trouver leur place à la fin de cette dernière phrase. Elle se lirait alors comme suit :

...Elle ne peut imaginer cette puissance dans les métaux, dans les éthers, même dans les hommes : car les hommes meurent.

4. *Le point d'interrogation.*— De ce qu'une proposition est conditionnelle, ex-

prime le doute ou contient une partie dont le sens est interrogatif, il ne suit pas que le point final doive être un point d'interrogation. C'est une faute grossière très fréquente.

Exemples :

Je vous demande s'il doit venir ?

Vous avez dû vous demander à qui vous aviez affaire ?

Je vous renseignerais si vous me disiez quel est votre âge, quelles sont vos connaissances et quelles recommandations vous avez ?

On voit sans peine que le point d'interrogation n'est pas à sa place à la fin de chacune de ces trois phrases. Ce n'est ni " s'il doit venir ", ni " à qui vous aviez affaire", ni " quel est votre âge, etc " qui détermine si la phrase est interrogative ou affirmative, mais c'est le verbe principal, qui est, dans le premier cas : " je vous demande, " dans le deuxième cas : " vous avez dû vous demander", et dans le troisième cas : je vous renseignerais". Pas un de ces membres de phrases n'est interrogatif.



Fautes contre la langue

Nous parlons mal. Les habitants des villes, surtout, parlent avec une incorrection désolante. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'indiquer toutes nos fautes. Pour cela nous renvoyons aux ouvrages de MM. Rinfret, Clapin, et autres, ainsi qu'au " Bulletin du parler français", qui donne d'utiles renseignements. Nous mettrons sous les yeux du lecteur les fautes les plus ordinaires, celles que tout le monde fait, celles que les gens instruits devraient rougir de commettre, celles qui, très souvent, donnent à la bonne société l'aspect d'un clan de parvenus qui ne peuvent parvenir à apprendre le français.

***

ABRÉVIATIONS.—Voici la règle : Quand le mot qu'on abrège est composé de sa première lettre et de sa dernière, il ne faut pas mettre de point après celle-ci. Exemples : St pour Saint ; Mr pour Monsieur ; Mme pour Madame. Quand le mot qu'on abrège contient quelques-unes de ses premières lettres, sans la dernière, ou n'est représenté que par sa lettre initiale, on le fait suivre d'un point. Exemples : M. pour Monsieur ; prem. mouv. pour : premier mouvement.

En écrivant un mot d'une manière abrégée, il ne faut pas intervertir l'ordre des lettres qui composent ce mot. Il ne faut pas, par exemple, écrire : Melle, pour

Mademoiselle. En effet la lettre " e " ne se trouve pas après l'm initial, dans le mot mademoiselle, c'est la lettre " a " qui occupe cette place. On voit qu'il ne faut pas non plus composer une abréviation de lettres prises au hasard dans un mot. La faute que nous venons de signaler est très fréquente et fait un effet des plus mauvais.

ACTER.—Voilà un des anglicismes les plus ridicules dont puisse se vanter la province de Québec. Un acteur *n'acte* pas, il *joue*.

ACTION.—*Prendre action* sur la question n'a aucun sens. C'est la traduction servile de : Take action on the question. Il faut dire : Prendre une décision, arriver à une conclusion.

AMOUR.—Un homme qui respecte sa fille doit l'empêcher de dire : Je suis *en amour* avec un tel. *En amour* est l'anglicisme le plus écœurant, le plus idiot, le plus dégoutant et — malheureusement — le plus commun qu'on puisse rencontrer. C'est la traduction littérale de : I am in love with such a one. Un homme n'est pas " en amour " avec une femme, il la courtise, il lui fait la cour. On n'est pas en amour avec un cheval (vous entendez dire des choses de cette force), on le trouve beau, bien fait, on *l'aime* même, mais pas jusqu'à *être en amour*. C'est une honte d'entendre, dans la conversation ordinaire, dire des choses aussi stupides,

aussi dépourvues de sens, ou bien, et c'est dix fois pire, contenant un sens aussi équivoque.

ANXIEUX.—*Anxieux* ne s'emploie pas avec la proposition *de* suivie d'un infinitif. On ne dit pas : Je suis anxieux de savoir ce qui se passe. On dit : Je suis désireux. *Anxieux* s'emploie absolument pour exprimer un état d'âme. On dirait : Un tel tarde à venir, je suis inquiet, je suis anxieux. On dirait même : Je suis anxieux de ce retard. On dirait encore — car ici le verbe n'aurait pas le même sens que dans le premier cas — : Je suis anxieux d'attendre ainsi. En effet, ici, attendre exprime une action qui cause l'anxiété, tandis que, dans la première phrase, il exprime une action future indépendante de l'état d'anxiété.

APOLOGIE.—*Faire apologie* (traduction de: make apology, apologize) ne se dit pas dans le sens de : faire des excuses. Faire *une* apologie, ou faire l'apologie de quelqu'un, c'est faire son éloge. Ainsi on dit tout simplement une niaiserie lorsqu'on dit à quelqu'un : Je vous fais mon apologie, ou, ce qui est pis encore, mes apologies.

APPLICATION.—*Faire application* n'est pas français dans le sens de : demander, s'inscrire, etc. C'est un anglicisme dont il n'est pas difficile de se défaire, car malgré ses apparences de locution bonne à tout faire, il n'est en réalité pas aussi clair que les

diverses expressions françaises auxquelles on le substitue. Ainsi :

faire application pour une place
faire application pour un concours
faire application à une personne

ne valent pas :

demander une place
s'inscrire à un concours
s'adresser à une personne.

ARGENT.—Trouvez-vous qu'argent sonne comme goélette, comme paille, comme fille, comme femme ? Dites-vous *un* femme, *un* fille, *un* goélette, etc ? Pourquoi alors dire : de la belle argent, de l'argent blanche, de l'argent sonnante. Je sais bien que la terminaison du mot ne sert pas de base à une règle générale, et si j'y attire l'attention, c'est pour montrer qu'il est aussi désagréable d'entendre mettre au féminin un mot si parfaitement masculin qu'il le serait de dire : *un* femme, *un* fille, etc. Il est inconcevable que des institutrices diplômées parlent de cette façon et laissent leurs élèves en faire autant.

ATTENTION.—*Faire attention de* n'a pas le sens de *prendre garde*. On dit : Prenez garde de tomber. On ne peut pas dire, avec le même sens : Fais attention de tomber. *Faire attention de* signifie : Avoir soin qu'une chose se fasse. *Fais attention de crier* signifie : Aie soin de crier, n'y manque pas. Pour dire à quelqu'un de ne pas crier, il faut employer le mot attention avec la négation et dire : Fais attention de ne pas crier.

AVANT, ARRIÈRE.—On ne dit pas : Ma montre a de l'avant, de l'arrière, mais : Ma montre avance, retarde.

CAMPAGNE —On ne dit pas, lorsqu'on veut faire entendre qu'on s'en va à la campagne : Je vais *en* campagne. En campagne signifie : en guerre, en expédition de guerre, ou, par analogie, en tournée pour un but de lutte électorale ou autre.

CENTIN.—Ne dites donc pas, je vous prie : Un centin, pour : un cent (prononcez *cennt* et mettez au masculin). Cent veut dire, en français, monnaie de la valeur d'un sou dans les colonies. C'est bien suffisant pour nous engager à l'employer au lieu de centin. Centin n'a pas sa raison d'être ; en effet, en matière de langue, un acte du Parlement n'est pas une raison. On dira que cent, prononcé en faisant sonner l'n, a l'air anglais et qu'il n'a pas plus droit de cité que dollar ; j'admets, mais, en ceci, l'absence de raison vaut parfois une raison, et l'instinct remplace bien des choses.

CHARGER.—"Combien chargez-vous pour me conduire à la Haute-Ville ?" Cela ne veut rien dire. Il faut : Combien *demandez-vous* ? On doit dire encore : Mettez cela à mon compte, et non pas : Chargez-moi cela.

DAME.—Au temps de la chevalerie, la fiancée ou la femme s'appelait "la dame" ou "la dame des pensées". A cette époque

il aurait pu être convenable de dire. " Un chevalier et sa dame ", et encore.... Mais aujourd'hui, la chevalerie a vécu, il n'est même plus permis à une femme d'être, même " en pensée," la dame de quelqu'un. Il est idiot de dire : " Un monsieur et sa dame ", " Comment est votre dame?" Il faut dire : " Un tel et madame une telle "; " Monsieur et madame X. "; " Comment est madame X. ?", etc., etc.

DAVANTAGE. — Ne pas écrire : d'avantage.

DE SUITE.—" De suite " veut dire : à la suite. En France même, on dit couramment aujourd'hui," de suite " pour tout de suite" Cette transformation d'une expression employée depuis des siècles n'a pas sa raison d'être. Comme " partir à ", " de suite " sent le maniérisme, l'affectation. Autant il faut accepter sans broncher les néologismes utiles, et surtout les néologismes indispensables, autant il est ridicule d'accepter sans discuter des déformations dues à la mode, et souvent à une mode née d'un hasard inexplicable et que le génie de la langue n'autorise pas.

DISCARTER. — On dit : écarter trois cartes, et non pas : discarter trois cartes.

DISCOMPTE.—C'est *escompte* qu'il faut.

DU.— " Le train est dû à dix heures ". Cette expression est mauvaise. Il faut dire : Le train arrive à dix heures.

ENDORMIR (S').—S'endormir ne veut pas dire : avoir sommeil, avoir envie de dormir mais : commencer à dormir.

ENGIN.—Le mot " engin " ne veut pas dire, en français, moteur, locomotive, locomobile, etc. Il signifie un instrument, un ustensile.

Il ne faut pas dire : Le convoi était traîné par deux engins. Il faut dire : Par deux locomotives.

ENNUYER.—On ne s'ennuie pas de quelqu'un, dans le sens d'avoir hâte de le revoir. Il faut dire : Il me tarde de le revoir, je m'ennuie loin de lui.

FILLE.—Dans ce pays, on a peur du mot " fille ", et c'est une peur d'autant moins justifiée qu'en général on ne connaît pas le sens défavorable attaché à ce mot quand il est employé seul. On croit avoir jeté un voile " comme il faut " sur le mot " fille " quand on y a ajouté le mot "jeune". En certains milieux on a peur de dire : Madame X. est partie pour Montréal avec ses deux *filles*. On dit : Madame X. est partie pour Montréal avec ses deux *jeunes filles*. C'est de la niaiserie. Il est parfaitement honnête de parler à une dame de ses " filles ". On peut lui dire : Comment sont vos filles ? Si on veut être encore plus poli, on pourra dire : Comment sont mesdemoiselles vos filles? Mais il ne faut jamais dire : Comment sont vos jeunes filles ?

Dans l'espèce, le mot " fille " correspond au mot " fils ", et l'on dit " vos filles " comme l'on dit " vos fils ".

FORGER.—On ne dit pas : forger une signature, mais : contrefaire une signature.

GOUTER.—Il ne faut pas dire : Cette soupe goûte l'ail, pour : cette soupe a un goût d'ail.

INGÉNIEUR.—De même qu'engin ne veut pas dire "locomotive ", de même ingénieur ne veut pas dire : Celui qui conduit la locomotive. Cet employé s'appelle " mécanicien ", ou " ingénieur-mécanicien. "

INTRODUIRE.—On ne dit pas : Je vous introduirai M. un tel. Introduire, dans le sens de présenter, est un anglicisme.

INVESTIR.—On n'investit pas des capitaux, on les place. Investir veut dire assiéger une place forte, l'entourer d'ouvrages de guerre.

LAISSER.—Ne s'emploie jamais absolument, dans le sens de s'en aller. On ne dit pas : je n'ai pas pu laisser. On dit : je n'ai pas pu y aller, je n'ai pas pu venir. *Laisser savoir* n'est pas bon non plus ; il faut dire : *Faire savoir*. Cela se comprend. L'expression "laisser savoir" est un anglicisme. En anglais, c'est très bien, parce que *let* a un sens actif, tandis que, en français, *laisser* a un sens évidemment passif. Or quand on *fait* savoir, on fait une action ; si on *laissait* savoir, on ne ferait aucune action, on permettrait seulement à quelqu'un de savoir.

MALGRÉ. — " Malgré que " est encore une de ces expressions que certains bons écrivains emploient dans le sens de " bien que ", quoique ". Ils ont tort. On ne dit pas : Malgré qu'il soit venu tard. On dit : Bien qu'il soit venu tard, ou : Quoiqu'il soit venu tard. Cela s'explique facilement. Malgré veut dire : mauvais gré. Et voilà pourquoi il est correct de dire : Malgré que j'en aie, c'est-à-dire : Malgré moi, contre mon gré, contre mon mauvais gré. C'est le seul cas où l'on puisse employer malgré avec " que ".

MARIER. — On ne dit pas : Mon fils a *marié* Mlle une telle, mais : Mon fils a *épousé* Mlle une telle. Epouser est un mot qui sonne bien, qui n'a pas la vulgarité de ce mot "marier" employé par tout le monde dans un sens qu'il n'a pas.

MIDI. — Il est incorrect de dire : ce midi, pour : aujourd'hui, à midi ou vers midi. *Ce midi* ne se dit pas en France, il n'y a rien pour le justifier. Il ne faut pas l'assimiler à *ce matin*, *ce soir*. Ces deux dernières expressions servent à faire entendre un espace de temps, et on dit : ce matin, ce soir, comme on dit : ce jour, cette année. Midi peut s'assimiler à : une heure, deux heures, trois heures, c'est-à-dire qu'il sert à exprimer un point de division du temps. C'est pour cette raison qu'il ne peut s'assimiler à ce matin, ce soir, quoiqu'on dise : le midi.

MONDE.—On dit : Tout le monde *va* à l'église, et non pas : tout le monde *vont* à l'église. Ceci est horrible.

PARTIR.— " Partir à ", dans le sens de " partir pour " n'a absolument aucune signification. On voit tous les jours dans les journaux, et même dans les livres écrits en France, des choses comme celle ci : Jacques était parti *à* Paris depuis deux jours.

Cela ne veut rien dire. Tout au plus cela voudrait dire : Jacques est parti *de* Paris, ce qui serait précisément le contraire de ce qu'on voulait faire entendre, puisque cela signifierait : Jacques était à Paris et il en est parti pour aller ailleurs.

PIASTRE.—J'aime mieux " piastre " que " dollar ". " Piastre " a une sonorité française, et, de plus, il représente une valeur monétaire à peu près égale aux cent cents du Canada. En cela il est aussi et pas plus recommandable que " dollar " qui, de même, représente approximativement — et seulement approximativement — la même valeur. Mais, encore une fois, " piastre " a une sonorité française ; c'est ce qui, à mes yeux, lui vaut sa supériorité. Il en a une autre, et qui n'est pas négligeable : c'est de pouvoir être prononcé par nous sans déformation du son, c'est-à-dire sans exagération de la lettre " a ", tandis que " dollar ", qui est assez joli dans une bouche

française de France, l'est moins quand il est coiffé de notre accent circonflexe national.

RAPPELER.—On se rappelle une chose, mais non d'une chose. On se souvient d'une chose. Cependant on peut dire : Je me rappelle d'avoir vu cet homme.

RAPPORT.—En rapport avec, dans le sens de : se rapportant à, n'est pas français. Il faut dire : au sujet de, relatif, se rapportant à, etc.

RÉALISER.—Réaliser veut dire : rendre réel. Réaliser un rêve, par exemple, veut dire : donner une forme concrète à une chose qui n'existait que dans l'esprit, dans l'imagination.

Réaliser a encore une autre signification Il veut dire : convertir en espèces. Par exemple, on possède dix immeubles de différentes valeurs, et on les vend pour une certaine somme, que l'on touche. C'est ce qui s'appelle " réaliser " sa fortune.

Mais réaliser n'a jamais le sens de " se rendre compte de ", " s'apercevoir de ", " constater ". On ne dit pas : Ce ne fut que le lendemain qu'il *réalisa* la faute qu'il avait commise. On dit : ce ne fut que le lendemain qu'il se *rendit compte* de la faute qu'il avait commise. Employer "réaliser" dans ce sens équivaudrait à dire : Ce ne fut que le lendemain qu'il *rendit réelle* la faute qu'il avait commise, ce qui serait inexact.

Il ne faut pas se laisser entraîner dans ces erreurs même par les exemples qui viennent de haut. En effet on est porté à accepter tout ce qui vient des auteurs de mérite sans s'inquiéter de savoir si ces auteurs n'y ont pas été entraînés eux-mêmes sans s'en apercevoir. Pour ce qui est de " réaliser ", nous l'avons vu employé dans le sens de "se rendre compte de " par un romancier du jour très considérable, et, précisément, nous pensons que ce romancier, psychologue profond, s'est mis au-dessus des subtilités de la langue, d'autant plus que la nature de ses études l'a, pour ainsi dire, imprégné d'un cosmopolitisme dont l'influence doit se faire sentir dans sa manière d'écrire. Dans l'espèce, c'est l'influence anglaise qui se reconnaît. C'est celle dont, nous aussi, devons nous défier le plus.

REGARDER.—Regarder n'a pas le sens de " paraître ". Il est incorrect de dire : Ce chapeau regarde mal, pour : Ce chapeau paraît mal, ou encore : Cela regarde mal, pour : Cela s'annonce mal.

REVOIR.—On ne dit pas : à revoir, quand on veut prendre congé de quelqu'un. On dit : Au revoir. A revoir, dans ce sens, est parfaitement ridicule.

SECOUSSE.—Secousse ne veut pas dire : un certain espace de temps, un moment, quelques moments. C'est une des expressions les plus ridicules qu'on puisse imaginer.

SOLUTIONNER.—Il y a des gens qui disent : La question ne peut être *solutionnée* maintenant, pour : La question ne peut être résolue maintenant. Nous n'avons pas besoin de ce mot " solutionner ", qui n'a même pas l'excuse d'être un anglicisme. Pourquoi chercher des mots rares, quand il serait bien plus intelligent d'employer le mot juste ?

TANT.—Il est incorrect de dire : Tant qu'à moi. Il faut dire : Quant à moi.

TARD.—On ne dit pas : J'ai peur d'être tard (to be late). mais : J'ai peur d'être en retard.

TÊTE À TÊTE.—On ne dit pas : Passer une heure en tête à tête avec un tel.

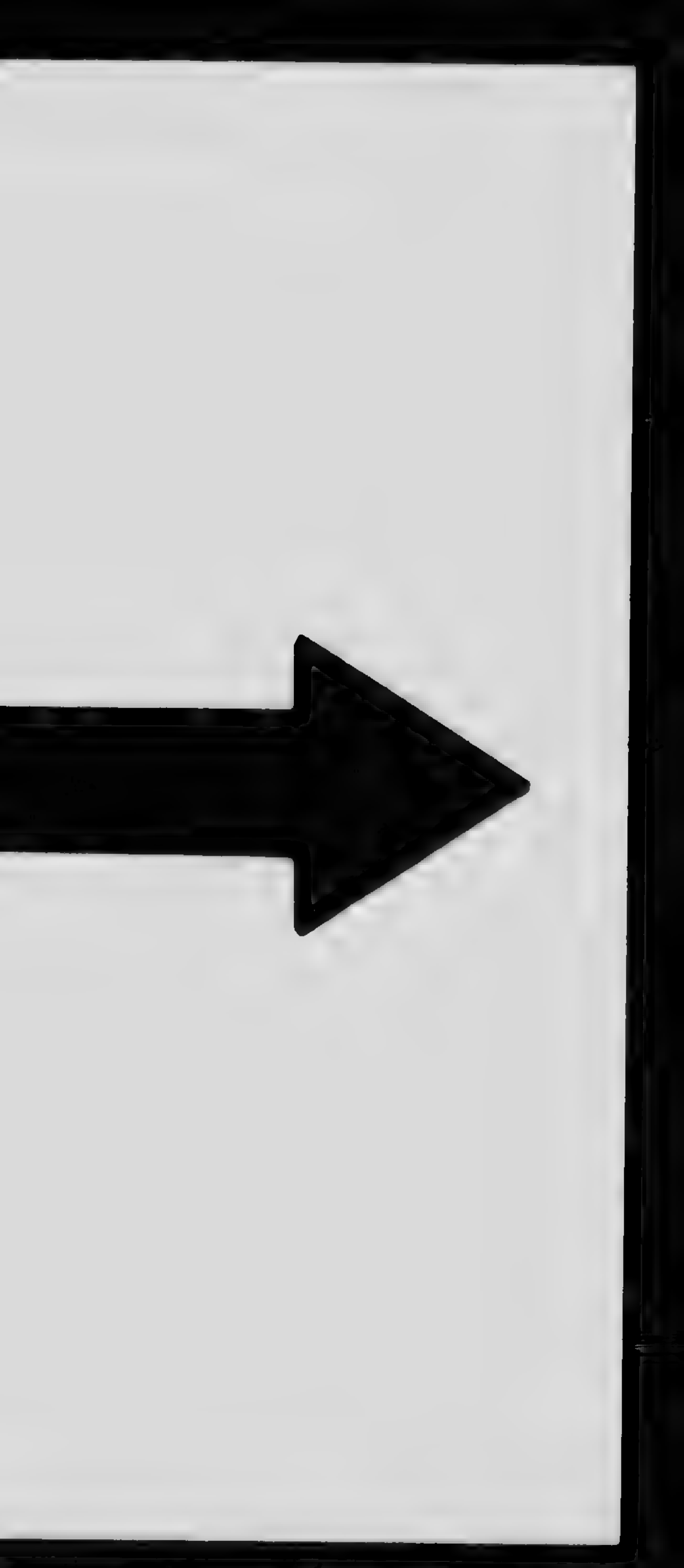
TROUBLE.—Voilà un anglicisme bien laid. Tout le monde dit : Je ne veux pas vous donner de trouble, vous causer de trouble, vous troubler, je vous remercie *pour* le trouble que vous vous êtes donné.

Tout le monde a tort. Il serait si facile de dire : Je ne veux pas vous donner la peine, vous causer l'ennui, vous déranger ; je vous remercie *de* la peine que vous vous êtes donnée.

VACANCE.—Vacance, au singulier, veut dire l'espace de temps pendant lequel il n'y a personne pour remplir une charge. On dit : Vous serez nommé juge quand il y aura *une* vacance.

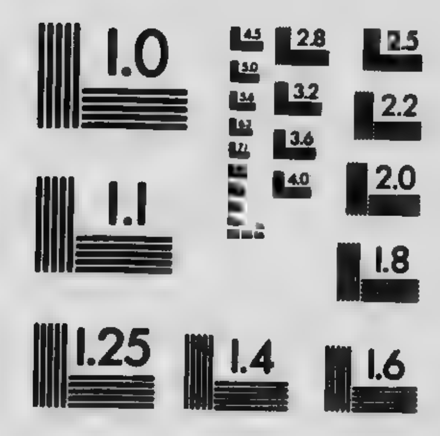
Pour exprimer le temps où les institutions

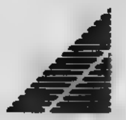




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





d'enseignement sont fermées, où les tribunaux ne siègent pas, ou encore le temps plus ou moins long que l'on prend pour se reposer de ses travaux, on dit : les vacances, des vacances ; on ne dit pas : prendre une vacance.

VALEUR.—On ne dit pas : c'est de valeur, pour : c'est triste, c'est dommage, c'est regrettable.

VILLE.—Un homme de la campagne vient *à la ville* et non pas *en ville*. En ville se dit de celui qui n'est pas chez soi. On dîne en ville, on va en ville, etc.

EMPLOI DU TRAIT D'UNION.— Il faut employer le trait d'union pour réunir les noms propres composés. Exemple : la ville de Saint-Louis, ou de St-Louis. La longueur des noms composés ne doit pas nous effrayer : chaque mot qui en fait partie doit être réuni à son voisin par un trait d'union. Exemples: Saint-Louis-de-Gonzague, Notre-Dame-de-la-Garde. Nous citons ce cas parce que l'application de la règle qui le régit se présente fréquemment et est presque toujours violée. Il est encore pire, dans ces exemples, d'écrire l'abréviation incorrectement et de mettre, par exemple, avec un point et sans trait d'union : St. Louis de Gonzague. Cette disposition gâte le texte, fait le même effet que l'ignorance des manières de la bonne société.

***

On est souvent embarrassé de savoir si l'on doit dire : je suis allé, ou : j'ai été à tel endroit. Voyons comment M. Faguet règle la question. (*Annales politiques et littéraires*):

" Je serais tout à fait partisan de dire indifféremment : " *Je suis allé* et *j'ai été.* " Mais les grammaires, et, il faut le reconnaître, sur très serieuses constatations faites chez tous les meilleurs auteurs, ont reconnu, puis ont décidé, que " *être allé* " se dit d'un lieu où l'on a été et *d'où l'on n'est pas revenu.* " *Il est allé à Rome* " veut dire qu'il y a été et qu'il y est encore. " *Il a été à Rome* " signifie qu'il y a été et qu'il en est revenu. Et c'est vrai ! Ne remarquez-vous point que vous ne dites jamais : " *Il a été au ciel* ", et que, si quelqu'un le disait devant vous, cela vous ferait rire ?

Mais alors, disais-je à mon premier professeur de français, de qui j'étais le fils, on ne peut jamais dire : *Je suis allé* ! On peut dire : " *Tu es allé; il est allé*" ; mais jamais : "*je suis allé ;* car, de deux choses l'une : ou *j'y suis allé* et j'y suis encore, et il faut dire : " J'y suis venu ", ou *j'y suis allé* et j'en suis revenu, et il faut dire : *j'y ai été* ".

Précisement, me répondait mon père, *j'y suis allé* n'est pas français. Tu ne le trouveras nulle part.

Voilà. Je crois cependant que, quand il

s'agit d'aller et retour et sans *y*, on peut dire : " *Je suis allé.* "

" Exemple : " *J'ai été* à Meudon : *je suis allé* par eau, et *je suis* revenu par terre ".

C'est le seul cas (et, encore, je ne suis pas sûr) où *je suis allé* soit correct.



TABLE DES MATIERES

I.—Ce qu'est la lettre

Avant-propos 7
Aperçu d'histoire littéraire 9
Les lettres littéraires 13
Auteurs à lire 18
Caractère et ton des lettres 24

II.—Modèles des différents genres

En quoi les modèles peuvent servir 33
Lettres d'affaires 35
Lettres de félicitations et autres lettres de bienséance 42
Lettres de digestion 55

III.—Composition

La lettre, ouvrage littéraire 63
La phrase 68
La ponctuation 69
Fautes contre la langue 75

